



VERDIER, 1994
OTRA MEMORIA

Miguel Delibes,
trad. de l'espagnol par Rudy Chaulet
Le Chemin

ISBN 978-2-86432-207-8

192 pages
15,50 €

FRANÇOIS
À LIRE

LE CHEMIN

Daniel vient d'avoir onze ans et doit quitter son village pour aller étudier en ville selon le désir de son père. Passer le baccalauréat, gravir l'échelle sociale, « progresser » : toutes choses dont il n'a que faire, lui qui est viscéralement attaché à sa vallée, dont la seule ambition est de posséder une paire de vaches, une petite fromagerie et un jardinet derrière sa maison. La nuit avant son départ, fébrile, empli de doutes et de chagrin, il se tourne et se retourne dans son lit sans pouvoir fermer l'œil : est-ce vraiment progresser que de ne pas savoir, après quatorze ans d'études, faire la différence entre un geai et un chardonneret, une bouse de vache et un crottin ? « Tu peux devenir quelqu'un de grand, quelqu'un de très grand dans la vie », lui a dit sa mère, mais pour lui, quelqu'un de grand, ce ne peut être que Paco, le forgeron, avec « son torse énorme, ses épaules massives, ses cheveux roux et hirsutes, avec son aspect sauvage et dur de dieu primitif. » L'aube point et, comme il s'habille en repensant au sermon de don José, le curé, sur le chemin assigné à chacun, « il fut envahi par l'impression très vive et très nette qu'il prenait un chemin différent de celui que le Seigneur lui avait tracé. Enfin, il se mit à pleurer. »

Ainsi se referme ce roman qui se déroule en une nuit, cette nuit ultime où l'enfant rassemble ses souvenirs pour les emporter avec lui. Et « ce n'était pas lui qui invoquait les choses de la vallée, mais c'étaient elles qui s'imposaient à lui, qui l'enveloppaient de leurs rumeurs vitales, de leurs désirs opiniâtres, des multiples détails insignifiants de chaque jour. » Car si le « chemin » est celui assigné à chacun, c'est aussi celui dont on a la conviction qu'il est le sien et, plus simplement encore, le cours naturel des choses, brisé ici par l'ambition d'un père, et dont tout le roman est l'évocation, s'attachant à restituer cette unité organique que pouvait être un village castillan dans les

années quarante. « La petite histoire de la vallée se reconstruisait dans le regard intérieur de son âme ; les coups de sifflet lointains des trains, les mugissements ensommeillés des vaches, les cris lugubres des crapauds sous les pierres, les parfums humides et diffus de la terre avivaient sa nostalgie, mettaient dans ses souvenirs une note palpitante de réalité. »

Cette vallée, Daniel n'a jamais ressenti le besoin d'en franchir les limites. Tout y est contenu. « Grande marmite indépendante » entourée de montagnes, elle est cloisonnée de prés, parsemée de fermes, de bois de châtaigniers et de bosquets d'eucalyptus ; la route, la voie ferrée et la rivière qui s'y entrecroisent un nombre incalculable de fois en sont le cordon ombilical qui la relie à l'extérieur. Pour l'enfant, « tout ce qui touchait son village était sans commune mesure avec ce qui se passait ailleurs. » Il est vrai que ses habitants sont tous remarquables et animés des passions les plus variées, occasionnant une multitude d'histoires. Leur nom de baptême se voit très vite remplacé par un sobriquet qui les résume plus ou moins : le Pion, le Bouseux, le Ventru, les Lapines, la grande et la petite Guigne... On a surnommé Daniel « le Hibou » parce qu'il regarde tout avec des yeux ronds et de façon consciencieuse, comme s'il était effrayé ou constamment étonné. Avec ses amis Roque le Bouseux, le fils du forgeron, dont il admire l'aplomb et la gravité, et Germán le Teigneux, le fils du cordonnier, fragile mais incollable sur tout ce qui concerne les oiseaux, ils forment un trio inséparable, « chacun respectant d'avance la place qui lui revenait dans la bande. » Ainsi, c'est le Bouseux qui lance les défis, met le courage des deux autres à rude épreuve : voler des pommes, attraper des grives, sauter dans les trains de marchandise, attendre sans broncher le passage du rapide dans le tunnel. Si, par malchance, il leur arrive d'être punis pour ces bêtises, le Hibou sent

obscurément qu'on s'en prend à eux de façon abusive, que « les enfants portent inéluctablement la responsabilité de choses qui ne sont la faute de personne », car « il existe, flottant constamment dans les airs, des êtres diaboliques qui se plaisent à embrouiller les actes innocents des enfants et à compliquer les situations les plus normales et les plus simples. »

Quand il pleut, la vallée devient triste et languide mais pour les trois amis, c'est « un enchantement précis et singulier ». C'est le moment des projets, des souvenirs et des réflexions, le temps des conversations à mi-voix dans les greniers et des échanges sur les mystères de la vie. Ils comparent leurs cicatrices, se les lèchent. Et c'est ainsi : à dix ans, rien n'est plus enviable que d'avoir une cicatrice et la voix qui mue. On méprise la petite fille pleine de taches de rousseur qui ne vous quitte pas d'une semelle, on souffre de l'écart d'âge irréparable entre soi et la jeune fille qu'on aime, jusqu'à en perdre son indépendance et son insouciance. Or Daniel le Hibou n'a pas la moindre cicatrice à comparer avec celles de ses amis ; il est amoureux de la Mica qui est de la ville et a dix-sept ans ; pour comble de malheur, sa voix n'a pas encore mué : il chante dans la chorale avec les filles. « Fillette, femmelette », lui serine-t-on à la sortie des répétitions. Mais, le jour de la Vierge, il montrera à tous de quoi il est capable en montant au sommet du mâât de cognac.

Un jour qu'ils sont tous trois au bord de la rivière et où Daniel prend un malin plaisir à contredire son ami le Teigneux, celui-ci glisse et fait une mauvaise chute. Il meurt le soir même. Son père, semblable à « ces grands qui se rendent rarement compte de la douleur vive et subtile des petits », ne trouve rien d'autre à lui dire que : « Ça aurait pu t'arriver à toi. J'espère que ça te servira de leçon ». Lui, déposera à la dérobee une grive dans le cercueil de son ami, pour qu'elle lui tienne compagnie. « Quelque chose se fana soudain tout au fond de son être : peut-être la foi en la pérennité de l'enfance. Il se rendit compte qu'ils finiraient tous par mourir, les vieux et les enfants, [...] tous transitoires et éphémères, et au bout de cent ans, il ne resterait plus trace d'eux sur les pierres du village. Vivre de cette manière, cela avait quelque chose d'éclatant, et en même temps, de sombre et affligeant. [...] Personne ne lui parlerait plus des geais, des perdrix, des martins-pêcheurs et des poules d'eau avec la précision et les connaissances du Teigneux. ». La vallée même est devenue grise et opaque. Ce deuil survenu un mois avant son départ semble s'élargir comme une onde, comme la vibration des cloches, le jour de l'enterrement, qui pénètre « jusqu'aux racines des plantes et jusqu'à la moelle des os » : la perte de l'ami est aussi celle de l'enfance, la perte du village est aussi celle de l'expérience inestimable de ses habitants et de la vie ancrée à la terre qui était jusqu'ici le lot de tous.

Ce beau roman d'apprentissage, paru en 1950, est le troisième livre de Miguel Delibes (1920-2010), l'une des grandes figures de la littérature espagnole de l'après-guerre, lauréat du prix Cervantès pour l'ensemble de son œuvre. Avec *Les Rats* (1962) et *Les Saints Innocents* (1981) dont les personnages centraux sont aussi des enfants, s'est formée peu à peu, mais de manière non préméditée, une sorte de trilogie.

On y retrouve les thèmes chers à l'auteur – l'attachement au village, le fils qui déçoit le père, la nature et le savoir-faire des chasseurs –, son don de conteur, son penchant pour les figures d'innocents ou de marginaux, porteurs d'une sagesse ancestrale et respectueux de la vie. Une ligne lui suffit à rendre un paysage et, est-ce parce qu'il découvrit la beauté de la langue dans un manuel de droit commercial, son style est réputé pour sa richesse et sa précision.

Non, décidément, le progrès il n'en avait rien à faire, Daniel le Hibou : est-il nécessaire, est-il bon de s'intéresser à autre chose qu' « aux trains, tout petits dans le lointain, aux fermes blanches, aux prés et champs de maïs morcelés ; au terrain de quilles ; aux sonneries des cloches de la paroisse ; au chat de la Guigne ; à l'odeur aigre des éclisses sales ; à la formation lente, solennelle et plastique d'une bouse de vache ; au cri monotone et répétitif des crapauds sous les pierres pendant les nuits humides ; aux taches de rousseur de la Uca-uca et aux mouvements lents de sa mère dans ses tâches domestiques ; aux petits poissons de la rivière qui s'offrent confiants et dociles... » ?

Françoise Le Bouar